

Cahiers

Passage

Anne

des

Cuneo

Panoramas

Héros
-
Limite

numéro 02

Le trajet d'une rivière

Anne Cuneo a souvent revendiqué son admiration pour le roman populaire, et plus particulièrement pour l'œuvre d'Alexandre Dumas, qu'elle considérait comme un modèle de liberté narrative. À l'image de l'écrivain du dix-neuvième siècle, elle conçoit la fiction comme un espace vivant, accessible à toutes et à tous, où l'aventure, les passions et les grands bouleversements se mêlent étroitement.

Le trajet d'une rivière suit le parcours à travers l'Europe de Francis Tregian, «gentilhomme et musicien» anglais, né à l'apogée de l'ère élisabéthaine. Catholique dans un pays devenu hostile à sa foi, il connaît l'emprisonnement, l'errance et la clandestinité avant de trouver refuge dans un village des bords du lac Léman. L'autrice se glisse dans les plis de l'histoire: Francis Tregian s'entretient avec Shakespeare et assiste à la première de *Songe d'une nuit d'été*, voyage en Italie à la recherche de partitions de Monteverdi avant de devenir négociant en soie à Amsterdam.

Ce nouveau «Passage des Panoramas» donne des pistes de lecture, tente de dresser le portrait d'Anne Cuneo, son itinéraire si singulier de femme et d'auteure. Il sera aussi question dans ces pages de lieux de mémoire, de déplacements, de paysages et de musique.

Passage des Panoramas

Les *Cahiers Anne Cuneo* sont publiés grâce au soutien de la Fondation Anne Cuneo, de la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin – CIIP et a bénéficié de la bourse d'aide à un projet d'édition du Département de la cohésion sociale de la République et canton de Genève.

La correspondance avec Gabriel Fragnière est conservée dans le fonds Anne Cuneo déposé au Centre des littératures en Suisse romande de l'UNIL.

Nous remercions Daniel Maggetti, Georges Mishuga, Eva Rittmeyer et le Centre des littératures en Suisse romande de l'UNIL.

JACQUES POGET

p.4

*Le trajet d'une rivière
ou la non-méthode d'Anne Cuneo*

ANNE CUNEO

p.9

Ce que je suis devenue

VINCENT DE ROGUIN

p.12

*Une balade dans la musique de la
Renaissance*

ANNE CUNEO

p.16

Écrire en tout premier lieu

BRUNO PELLEGRINO

p.19

Les panoramas disparus

numéro 02

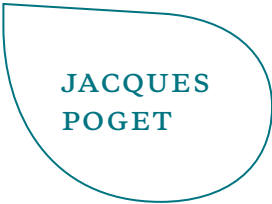
p. 22

La Petite bibliothèque Anne Cuneo

p. 24

Les intervenant.e.s

Le trajet d'une rivière ou la non-méthode d'Anne Cuneo



JACQUES
POGET

Francis Tregian, gentilhomme et musicien : rien qu'un homme, tout un homme du seizième siècle - restitué par la femme du vingtième qui l'a rencontré le dimanche 25 mai 1986 au cours d'une garden-party élisabéthaine à la villa Rietberg de Zurich. Anne Cuneo le rapporte ainsi : « Ce jour-là marquait le début du Juin culturel zurichois. 1986 était consacré à la musique venue de la collection Fitzwilliam de Cambridge, qui comprend des partitions manuscrites par Purcell, Haydn, Mozart, Brahms, et bien d'autres compositeurs, et où se trouve le *Virginal Book* calligraphié par Francis Tregian au début du dix-septième siècle. Pendant tout ce dimanche ensoleillé de mai 1986, solistes et groupes ont chanté, joué, dansé des morceaux venus essentiellement du *Fitzwilliam Virginal Book*. »¹

La postface d'Anne Cuneo au *Trajet d'une rivière* projette un précieux éclairage sur ce qu'elle refusait d'appeler sa méthode, tant sa démarche lui semblait naturelle, non préméditée, aux antipodes d'une technique concertée et réfléchie. Au Livre sur les Quais, à Morges, je l'avais interrogée à ce sujet : « Je n'ai pas de méthode. Une autre question ? » Il fallait comprendre que sa créativité ne fonctionnait vraiment qu'à l'instinct et sans but prédéfini, alimentée

en permanence par une curiosité obstinée, omnidirectionnelle et insatiable. « Pourquoi Francis Tregian m'a-t-il fait tilt ? J'ai toujours pensé qu'il en avait marre qu'on l'ignore alors qu'il est si important pour la musique et qu'il a tapé sur mon épaule en pensant que je pouvais le comprendre. »

La curiosité est polymorphe ; dans le cas d'Anne Cuneo, elle n'était que le pur désir de comprendre. Ni savoir pour savoir, ni indiscretion : un véritable besoin de saisir ce qui se passe, comment ça se passe, pourquoi ça se passe. C'est la raison pour laquelle Anne Cuneo a été une si bonne journaliste et chroniqueuse : elle savait raconter de toutes petites choses pour qu'à la fin on comprenne par soi-même pourquoi c'était significatif, en plus d'intéressant, et souvent attrayant.

UNE QUESTION, UNE ENQUÊTE, UNE HISTOIRE

L'enchaînement des circonstances qui ont conduit Anne Cuneo à publier *Le trajet d'une rivière* - son premier best-seller, locomotive des ventes de Bernard Campiche Éditeur - illustre parfaitement le processus de création de l'ensemble de l'œuvre de celle qui fut romancière, essayiste-documentariste, autrice de théâtre, cinéaste et journaliste. Quel que soit le registre,

il n'y avait pour elle aucune différence, ni de motivation ni de « méthode ». Toujours il s'agissait, à partir d'une question surgie inopinément d'une observation, de raconter une histoire – après avoir arraché la réponse au monde réel, actuel ou passé. C'est vrai des spots publicitaires qui lui apprirent le b.a.-ba du cinéma, c'est vrai des enquêtes de sa comptable-détective Marie Machiavelli, c'est vrai du livre *Hotel Venus*², né d'un reportage en immersion à Cuba, son meilleur roman selon elle (« le sentiment que non seulement je puisais dans mon âme, mais que le dieu de l'écriture conduisait ma main »).

À l'origine du *Trajet*, une question simple à propos du *Fitzwilliam Virginal Book*, grâce au plaisir éprouvé à écouter ces compositions élisabéthaines : « Qui est le génial collectionneur qui a recueilli tant de musique ? » On est en 1986, la réponse d'Anne paraîtra en 1993. Au lieu de la courte pièce radiophonique envisagée au début, un roman de plus de 500 pages : l'enquête l'a emmenée beaucoup plus loin qu'elle ne l'imaginait, puisqu'aucune réponse satisfaisante n'existait encore.

Pourquoi Francis Tregian
m'a-t-il fait tilt ? J'ai toujours
pensé qu'il en avait marre
qu'on l'ignore alors qu'il est si
important pour la musique
et qu'il a tapé sur mon épaule
en pensant que je pouvais
le comprendre.

« BAISSÉ LA LUMIÈRE, DIT-ELLE,
JE SAIS DE QUOI JE PARLE. »

Or l'intéressant, avec Anne Cuneo, c'est qu'elle n'acceptait jamais une réponse qui ne la convainquait pas entièrement. Ce qui pouvait être source d'inconfort social, quelquefois, mais elle était peu encline à la concession par gain de paix. Un exemple vécu illustre plaisamment la chose.

Pour préparer ces lignes, j'ai visionné à nouveau le film *Plans-Fixes*³ de 2013 qui lui est consacré et pour lequel Anne Cuneo m'avait fait l'amical et redoutable honneur de me choisir comme interlocuteur. Un splendide noir et blanc tamisé ; dès qu'Anne apparaît, un peu tendue, je me suis souvenu que nous avions failli ne pas tourner le film. Un épisode caractéristique de sa viscérale intransigeance. À l'instant de commencer, elle s'était installée à la place qui lui avait été préparée. « La lumière est beaucoup trop forte, il faut la baisser ! » Le réalisateur-caméraman plaide pour sa profondeur de champ, qui exige de l'intensité lumineuse. Réplique sans appel : « Je suis cinéaste, je sais de quoi je parle, il n'y a aucun problème, tu baisses la lumière ! » Il finit par s'exécuter. « Davantage, bien davantage, c'est encore beaucoup trop fort ! » Mais, Anne, écoute... Le malheureux argumente, tente de l'amadouer ; elle menace de lever le camp instantanément s'il n'obtempère pas. Il obtempère.

Après la première, courriel d'Anne : « J'ai découvert qu'on pouvait voir d'anciens *Plans-Fixes* en ligne, et je suis allée regarder celui de René Berger, un homme auquel je dois énormément, il a été un très bon papa pour moi [...] Les projecteurs étaient placés

de telle sorte qu'ils fassent des ombres aux rides de Berger, il y a un projo directement sur son front! La plupart des personnes interrogées se sont laissé faire sans trop se poser de questions, bien sûr. [...] Or les gens m'ont parlé encore et encore de la lumière magnifique de notre film, cela vaut la peine que tu répètes cela à l'équipe. Tout le matériel est là, bien placé, il suffisait - et il suffira - de modérer un peu. Ça met en valeur magnifiquement le noir et blanc et leur propre travail!»

Ce qui valait pour la lumière du tournage a valu dès ses débuts d'autrice pour chaque phase de son propre travail, et c'est ce qui explique en partie la réussite du *Trajet*: l'ampleur et la profondeur de l'enquête de l'historienne et journaliste, menée pendant des années avec une rigueur, une patiente méticulosité, une persévérance et des efforts difficiles à imaginer à l'ère de la numérisation des sources et de leur consultation à distance.

REMUER CIEL ET TERRE, CONVAINCRE LES SPÉCIALISTES

Car la non-méthode d'Anne Cuneo était particulièrement chronophage et il fallait sa puissance de travail pour en venir à bout tout en travaillant à mi-temps pour la Télévision romande, en tournant des films, en écrivant pour *L'Illustré* ou *24 heures* ses chroniques de la «Promeneuse d'outre-Sarine»...

À partir d'une question initiale et après avoir repéré des personnages et des situations qui l'intriguaient, la fascinaient, la mettaient au défi, elle ne se laissait intimider par aucune difficulté pour accumuler

toute l'information pertinente, dans les bibliothèques, les archives. Elle remuait ciel et terre auprès de spécialistes qu'elle finissait toujours par dénicher et par convaincre de partager leur savoir - et même souvent d'approfondir leurs recherches pour se montrer à la hauteur de son questionnement implacable.

Elle fit ainsi d'étonnantes découvertes. Le destin de Francis Tregian en est un exemple, le Tessinois Carlo Gatti de *Gatti's Variétés*⁴ en est un autre (né d'une visite impromptue à un obscur musée londonien où trônait son portrait). De même que l'homme de lettres polyglotte, linguiste, grammairien, lexicographe, traducteur en anglais de Montaigne et de Bocace que fut John Florio, héros de *Un monde de mots*. Et aussi *Le maître de Garamond*, alias Antoine Augereau. Tandis que, tout près de nous, les enquêtes de Marie Machiavelli dévoilent des aspects de la Suisse que peu de gens connaissent. Tous dûment vérifiés et attestés.

Les documents originaux qu'elle trouve dans les archives, Anne Cueno les lit méticuleusement et découvre, par exemple, des preuves que les dates de l'emprisonnement de Francis Tregian ne concordent pas avec sa biographie; elle est attentive aux détails, les met en relation, c'est une observatrice-déductrice à la Marie Machiavelli. Sans rien sacrifier du plaisir de la conteuse.

ARCHÉOLOGUE DU QUOTIDIEN DISPARU

Anne Cuneo l'a dit souvent, dans chacun des moyens d'expression qu'elle a expérimentés, ce qui comptait, c'était toujours de raconter une histoire. Autant dans un

reportage de trois minutes à la télé que dans les 600 pages de *Zaïda*⁵, hommage à la romance anglo-saxonne bâti sur une réalité historique en béton. Son plaisir et son ambition étaient d'abord que le lecteur savoure le récit; ensuite, à son gré, qu'il enrichisse son savoir et sa compréhension du monde, qu'il se pose des questions, qu'il soit stimulé dans sa réflexion.

Mais l'histoire d'abord, toujours. Et il fallait non seulement que cela sonne juste, mais aussi que cela soit juste.

«Ce que j'essaie de reconstituer du passé, disait-elle, c'est ce qui est le plus difficile à trouver: la vie quotidienne. De même qu'en architecture il ne reste que des bâtiments de pierre alors que l'Europe entière était construite en bois et qu'il n'en demeure presque rien; de même la vie quotidienne dans les siècles passés n'est pratiquement mentionnée nulle part: que sait-on de la vie des serviteurs, par exemple? Il faut chercher; on trouve, mais c'est un énorme travail. Indispensable pour que le personnage de roman que je mets en scène donne l'impression d'être aussi réel que possible.

Même s'il n'est pas réel. Francis Tregian est un personnage qui a existé, comme Antoine Augereau dans *Le maître de Garmond*, sur qui on sait peu de choses. J'ai respecté tout ce qu'on sait d'eux, et autour j'ai raconté une histoire, totalement fidèle sur le plan du quotidien, mais qui est mon histoire. L'histoire telle que je l'ai imaginée; j'emprunte des personnages historiques et leur fais dire des choses dont je ne suis pas tout à fait sûre qu'ils les aient dites; et vivre des situations dont je ne suis pas certaine qu'ils les aient vécues... Mais tout est plausible, complètement plausible. Et pour que, lecteur, vous puissiez vous intégrer à mon personnage, il faut absolument que tout ce qui l'entoure soit réel.»

LE SENS DE LA COÏNCIDENCE

Reste, à propos de plausibilité, une question que je lui ai posée souvent: fallait-il vraiment que tant de coïncidences épicent ces romans? J'ai eu droit, dans un courriel de 2014, à une petite leçon que je vous livre avec délice: «Je dois te dire que je me pose parfois des questions sur le fait que toi qui as vécu ta vie au milieu des récits si souvent abracadabrants des journaux, tu continues à me dire que les coïncidences sont trop nombreuses. Dans quel monde vis-tu? Moi, quand je lis les journaux, je n'arrête pas de penser que la réalité dépasse la fiction, et de loin, et je vis des coïncidences tous les jours: je les remarque, voilà la différence.»

Telle est la non-méthode Cuneo: remarquer les coïncidences et ne pas s'arrêter là. Se poser des questions, et ne pas s'arrêter là. Chercher les réponses... et ne pas s'arrêter là. Être éblouie par le spot du cinéaste et ne pas s'arrêter là. Apprendre qu'elle a un cancer et ne pas s'arrêter là, mais écrire sa propre histoire⁶ pour que sa fille, plus tard, ne souffre pas comme elle qui n'a pas connu celle de son père.

Anne Cuneo avait bien une méthode: ne jamais s'arrêter là.

1 Extrait de la postface au *Trajet d'une rivière*.

2 *Hotel Venus*, Favre, 1984.

3 *Plans-Fixes* est une série de films sur des personnalités suisses (www.plansfixes.ch).

4 *Gatti's Variétés*, Bernard Campiche, 2014.

5 *Zaïda. Fragments d'une vie*, Bernard Campiche, 2007. Réédition prévue aux éditions Héros-Limite en 2027.

6 *Les portes du jour. Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, Bertil Galland, 1982.

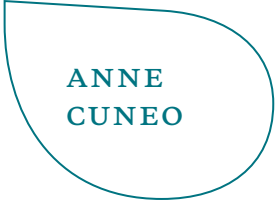


«Soudain, sortie du pipeau du berger, une mélodie simple, mélancolique, a étiré ses notes par-dessus les vieilles pierres, et je l'ai ressentie comme une réponse aux questions que je me posais.

Un jour, nos pensées, nos sentiments, nos émotions auraient cessé d'exister. Mais ils laisseraient une trace inaltérable : les poèmes qui exprimeraient ce que nous aurions souhaité dire, et surtout la musique, pure expression des émois de ceux qui l'auraient composée, mais aussi de tous ceux d'entre nous qui – par goût, par passion – auraient choisi de l'interpréter, ou tout simplement de l'aimer.»

Anne Cuneo, *Le trajet d'une rivière*, Héros-Limite, p.245-246.

Ce que je suis devenue



ANNE
CUNEO

29 juillet 1994

(...) J'ai parcouru la région où tu vis, sachant que tu y vivais, mais n'ayant aucune idée de comment te trouver. Et si je pensais à te revoir, c'était même basement intéressé, je faisais un travail pour lequel, les vieux souvenirs remontant des profondeurs, il me semblait que tu aurais pu m'aider. Entretemps, l'objet est terminé, et livre pour livre, puisque tu m'envoies le tien (dont on m'a dit beaucoup de bien), je t'envoie le mien.

Ce que je suis devenue?

La championne de la double vie, je dirais.

D'une part je me suis mariée, j'ai eu un enfant qui est mort, j'en ai adopté un second, et pendant ce temps j'ai été un très sage prof de lettres dans un collège lausannois, puis au niveau gymnasial de l'École de commerce.

Un jour, mon moi profond s'est manifesté de façon fort surprenante (du jour au lendemain, tout en étant en parfaite santé, il suffisait que je mette le pied dans une classe, je vomissais tout ce que j'avais ou n'avais pas mangé) et m'a forcée à réaliser que je n'avais jamais voulu être prof. Le chemin est devenu très rocailleux alors, et pour abrégé beaucoup, j'ai divorcé, j'ai vécu avec un autre monsieur, puis avec un troisième qui est mort il y a deux ans d'une attaque. Pendant tout ce temps j'ai été conseil en publicité, traductrice, très très malade du cancer (condamnée pour tout dire, mais quinze ans après je vis encore et touche du bois).

Parallèlement, je parle là de mon autre vie, j'ai écrit, comme je me promettais de le faire (comme je le faisais même déjà) lorsque nous étudions ensemble. J'ai écrit des livres autobiographiques, des livres sur des gens qui faisaient des métiers artistiques (cinéma, musique, théâtre, forains), des pièces de théâtre, de tv ou de radio. J'ai finalement écrit quelques romans, c'est le dernier que je t'envoie, l'aboutissement de ces trente ans d'activité frénétique.

J'ai écrit des livres autobiographiques, des livres sur des gens qui faisaient des métiers artistiques (cinéma, musique, théâtre, forains), des pièces de théâtre, de tv ou de radio. J'ai finalement écrit quelques romans, c'est le dernier que je t'envoie, l'aboutissement de ces trente ans d'activité frénétique.

J'ai eu une malchance pas possible dans un tas de domaines de la vie, mais dans celui de l'édition, et je touche encore une fois du bois, j'ai eu une chance extraordinaire. Il a fallu que je décide un jour de renoncer à paraître à Paris, où les humiliations que j'ai subies m'ont franchement marquée. Du jour où je me suis dit qu'après tout la Suisse romande était un peuple de lecteurs, et tant pis pour Paris que j'aurais préféré, les livres se sont publiés tout seuls. Les textes dramatiques sont restés dans les tiroirs, à quelques rares exceptions près, mais tous les livres ont eu peu ou prou du succès. Leur traduction allemande (le marché étant plus large de ce côté-là et la frontière n'existant pas pour la littérature entre Suisse alémanique et Allemagne) a parfois remporté de gros succès, même. Les choses étant ce qu'elles sont je ne vis pas de cela, mais de journalisme et de réalisations tv (je suis journaliste-réalisatrice de l'actualité télévisée).

Ce raccourci saisissant et fulgurant résume vaguement mes trente années de vie professionnelle.

J'ai toujours été et suis restée une Européenne convaincue. Le lendemain de l'honteux vote sur l'EEE j'ai fait les démarches pour récupérer ma nationalité italienne, ce qui fait que je suis binationale. Je ne fais rien de pratique de la chose, mais cela me satisfait de savoir que je ne suis pas enfermée dans le réduit de ce pays qui n'en finit pas de ne pas vouloir muer. S'il te plaît ne te laisse pas avoir par les clichés de la presse: ce ne sont pas «les Suisses allemands» qui ne veulent pas de l'Europe. Ce sont les gens de la campagne (en majorité ils sont Suisses allemands, c'est vrai). Mais des villes comme Zurich sont aussi pro-européennes que Genève. Je crois que le clivage est davantage ville-campagne que alémaniques-romands. Après tout, en chiffres absolus, il y a eu deux fois plus de oui à l'Europe en Suisse alémanique qu'en Suisse romande. C'est la fameuse majorité des cantons qui complique les changements. Voilà pourquoi je voulais être européenne.

Voilà en très très gros ma trajectoire.

À partir de là, il faudrait partir dans le débat d'idées. Il vaut peut-être la peine de se lire mutuellement avant de le faire. J'ai toujours gardé un exemplaire du *Capital* de Marx «simplifié pour les classes laborieuses» avec les notes prises en marge et les phrases soulignées qui me servaient à débattre avec toi il y a trente-cinq ans. Je me réjouis vraiment d'avoir l'occasion de te lire et de te retrouver à travers la lecture. Te souhaite qu'il en aille de même pour toi lorsque tu liras le livre que je t'envoie, le plus loin de moi dans le temps, mais le plus proche sur le plan de l'idée et des aspirations.

Lettre destinée à Gabriel Fragnière, né en 1934 à Lausanne (CH) et mort en 2015 à Woluwe-Saint-Lambert (B), philosophe et professeur. Il fait ses études à l'Université de Lausanne en même temps qu'Anne Cuneo. Sa carrière de chercheur l'éloignera de la Suisse et se déploiera au niveau européen dans les domaines de l'enseignement, de la formation professionnelle, de la coopération universitaire et de la politique sociale. Les deux amis d'études renoueront dans les années quatre-vingt dix.

Une balade dans la musique de la Renaissance

Ce qui suit est une sélection établie à partir d'une discographie consacrée à certaines œuvres musicales écrites de l'époque élisabéthaine, constituée à l'origine par Anne Cuneo sous le titre *Ambiance musicale* et publiée en annexe de son livre *Le trajet d'une rivière*. Elle la présentait en ces termes: «Il serait vain de vouloir établir une discographie: les enregistrements sont innombrables, fugaces, et toute tentative ne pourrait être qu'arbitraire. Je préfère indiquer, en guise de bande-son, quelques-uns des disques et CD où l'on trouve des interprétations des manuscrits de Francis Tregian que j'ai aimé écouter pendant que j'écrivais.» À cette sélection, que j'ai enrichie de commentaires, j'ai ajouté d'autres propositions musicales en prolongement du parcours esquissé par Anne Cuneo qui s'arrêtait à des enregistrements antérieurs à 1990.



VINCENT
DE ROGUIN

WILLIAM BYRD

The Consort of Musicke, *Consort Music*

LP, L'Oiseau-Lyre, 1983

Ce disque réunit un choix de pièces pour consort de violes de William Byrd (env. 1540-1623), interprétées par The Consort of Musicke, ensemble britannique de musique ancienne fondé en 1969 par le luthiste Anthony Rooley (*1944). Les entrelacs mélodiques s'y déploient avec lisibilité, servis par une prise de son très caractéristique du début des années 1980: précise et détaillée, même si parfois un peu criarde. Pour un rendu plus chaleureux, quoique plus impersonnel aussi, on pourra se tourner par exemple vers les interprétations des mêmes pièces par l'ensemble Fretwork (Fretwork, *The Complete Consort Music*, CD, Virgin Classics, 1994).



« Mon cher ami, les interprètes sont aussi indispensables au compositeur que l'eau à la plante et que les compositeurs aux interprètes. Vous ne seriez rien sans nous. Mais que serions-nous sans vous ? J'ai beau produire ces pièces chromatiques et dissonantes qui vous

WILLIAM BYRD

Christopher Hogwood

My Ladye Nevells Booke

coffret LP, L'Oiseau-Lyre, 1976

On trouvera ici plus de quarante pièces emblématiques de l'œuvre pour clavier de William Byrd destinées au virginal, au clavecin et à l'orgue sous les doigts de Christopher Hogwood (1941-2014), chef d'orchestre, claveciniste et musicologue britannique. Il se dégage des morceaux joués à l'orgue quelque chose de spécialement envoûtant. Pour découvrir la musique vocale de Byrd et pour les amateurices de l'esthétique « éthérée » du label ECM, on conseillera *Motets and Mass for Four Voices*, interprété par le Theatre of Voices de Paul Hillier (CD, ECM, 1994). On pourra également écouter *The Deer's Cry* (CD, CORO, 2016), un disque qui fait coexister les compositions de Byrd et de l'Estonien Arvo Pärt (*1935), figure historique d'ECM.

WILLIAM BYRD / ORLANDO GIBBONS

Glenn Gould

A Consort of Musicke by William Byrde and Orlando Gibbons

LP, Columbia Masterworks, 1971

Le pianiste Glenn Gould (1932-1982) professait une admiration sans réserve pour Orlando Gibbons (1583-1625), qu'il considérait comme son compositeur favori toutes époques confondues. Plus jeune que William Byrd et John Bull (1562/63-1628), Gibbons demeure notamment célèbre pour *The Silver Swan*, souvent tenu pour l'un des plus illustres madrigaux de la Renaissance anglaise. L'œuvre de Gibbons embrasse aussi bien la musique vocale, sacrée et profane que les pièces pour clavier solo ou consort. Dans cet enregistrement, Gould fait dialoguer les compositions de Gibbons avec celles de Byrd à travers des interprétations d'une grande clarté et pleines de douceur, magnifiquement capturées par Fred Plaut, ingénieur du son de CBS à qui l'on doit également les enregistrements de *Kind of Blue* de Miles Davis, *Time Out* de Dave Brubeck et *In C* de Terry Riley.



plaisent tant, si personne ne savait les chanter, à quoi serviraient-elles ? Et si personne ne les interprète, elles sombreront dans le plus profond oubli. Vous êtes la chandelle qui éclaire la nuit. Sans vous, personne ne verrait les objets dans le noir.

VARIOUS

The Hillard Ensemble

Draw on, Sweet Night – English Madrigals

CD, Angel Records Digital, 1988

Le madrigal est une composition vocale profane destinée à être chantée *a cappella*, le plus souvent par un petit ensemble de voix. Empruntant son titre à la célèbre pièce de John Wilbye (1574-1638), ce disque rassemble des œuvres de John Bennet, Orlando Gibbons, Thomas Morley, Thomas Tomkins, Thomas Vautor, Thomas Weelkes, John Ward et Wilbye lui-même. Enregistré aux studios Abbey Road, il est interprété par le Hilliard Ensemble, formation britannique fondée en 1974 et considérée comme l'une des références de la musique vocale ancienne. Dans ces performances empreintes de délicatesse, le chant sans vibrato de l'ensemble met particulièrement en valeur le tissage des lignes polyphoniques et le souffle poétique de ces musiques. On ne saurait trop recommander les autres enregistrements que le Hilliard Ensemble a dédiés à la musique vocale de la Renaissance (Roland de Lassus, Thomas Tallis et Walter Frye) pour le label ECM à partir des années 1990.

VARIOUS

Colin Tilney

Elizabethan Songs and Dances

CD, CBC Records, 1987

Avec sa prise de son opulente, cet enregistrement du claveciniste britannique Colin Tilney (1933-2024) restitue toute l'inventivité de l'écriture polyphonique de William Byrd, Orlando Gibbons et de plusieurs de leurs contemporains. Personnalité marquante de l'interprétation sur instruments anciens, Tilney a notamment enregistré pour la collection Reflexe d'EMI/Electrola dans la deuxième moitié des années 1970, et son anthologie des œuvres pour clavier de Byrd y demeure l'une des plus belles consacrées à ce répertoire (*Harpsichord Music*, LP, 1974). Dans les dernières années de sa vie, l'instrumentiste est revenu une ultime fois à Byrd avec *Contrapuntal Byrd* (CD, Music & Arts, 2018), un disque qui témoigne de la constance de son attachement à cette musique et de la rigueur d'une démarche interprétative approfondie des décennies durant.

VARIOUS

Thurston Dart

Masters of Early English Keyboard Music

coffret LP, L'Oiseau-Lyre, 1955

Ce coffret de cinq disques, que l'on trouve facilement à petit prix sur le marché de l'occasion, mérite amplement le détour, ne serait-ce que pour la brève passacaille *Upon La Mi Re*, conservée dans le *Fitzwilliam Virginal Book*. Probablement composée vers le milieu du seizième siècle, elle est, selon les sources, attribuée à Thomas Preston ou demeure anonyme. Dès ses splendides phrases d'ouverture, elle déploie, sur une basse obstinée de trois notes, une série de variations mélodiques d'une fascinante simplicité. L'œuvre a été enregistrée dans des formations très diverses : à la flûte à bec par l'ensemble Sour Cream (*The Passion of Reason*, CD, Glossa, 1997), au luth, au piano ou encore au clavecin. Mais c'est à l'orgue - et plus particulièrement dans cette interprétation de Thurston Dart (1921-1971) - qu'elle semble révéler tout son charme. Son étonnante modernité n'est d'ailleurs pas sans évoquer *Frost Flower* ou *Bug on a Floating Leaf*, deux pièces du compositeur états-unien Moondog parues sur son album *A New Sound of an Old Instrument* (LP, Kopf / Roof Records, 1979).

VARIOUS

Ton Koopman

Fitzwilliam Virginal Book – Excerpts

CD, Capriccio, 1989

Cet album du claveciniste néerlandais Ton Koopman (*1944) réunit douze pièces choisies dans le *Fitzwilliam Virginal Book*. Enregistrées dans les années 1980, ces interprétations offrent un remarquable aperçu de la richesse de la musique anglaise pour clavier des époques élisabéthaine et jacobéenne : à travers danses, variations et fantaisies, elles mettent en évidence la créativité et le raffinement du travail des maîtres anglais de cette période. On notera que le premier enregistrement présentant une sélection de pièces tirées du *Fitzwilliam Virginal Book* fut réalisé par le musicien helvético-britannique Joseph Payne (1937-2008) en 1964 (*A Comprehensive Selection of the Fitzwilliam Virginal Book*, LP, Vox, 1964). Et on signalera également la chaîne YouTube «*Hapsichord Vinyl Gallery*, qui met en ligne des centaines de numérisations de disques rares consacrés au clavecin, parmi lesquelles figurent beaucoup de documents relatifs aux virginalistes anglais.

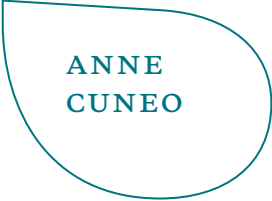


Vous vous consommez et disparaissiez, certes, car on ne peut retenir la musique. À peine jouée, une note est déjà du passé. Mais la musique est le tissu du temps, et à travers vous, le Créateur nous offre, cristallisée, une parcelle de ce tissu.»

Anne Cuneo, *Le trajet d'une rivière*, Héros-Limite, p.308.

Écrire

en tout premier lieu



ANNE
CUNEO

23 septembre 1994

Cher Gabriel

Merci pour ta lettre, qui m'a vraiment fait extrêmement plaisir. Je commence par la fin, pour te dire que c'est étrange : hier soir, je disais à des amis que j'avais l'intention d'aller voir l'expo (Hans) Memling, et que j'avais maintenant une raison de plus d'y aller parce que j'avais pris conscience de ta présence à Bruges. Qui plus est, il faut absolument que je retourne à Anvers, où je n'ai passé que 24 heures essentiellement utilitaires, il y a deux ans, pour pouvoir décrire la maison de Rembrandt et l'imprimerie Plantin dans *Le trajet d'une rivière* et dont je suis partie dans un état d'inraisemblable frustration à cause de toutes les choses que j'ai entraperçues sans les voir. Je pense pouvoir être à Bruges le 22 octobre. Je donne une conférence le 20 au soir... à New York. J'avais l'intention de rentrer le lendemain de toute façon, et l'agence de voyage, que j'ai consultée, me dit que je peux atterrir à Bruxelles sans problème le matin du 22 à 8h15. Mon problème à moi, à ce moment-là, sera que j'aurai eu une nuit de trois heures, assise. Comme je suis la spécialiste des choses dingues, je suis très tentée, et mon interlocutrice me faisait remarquer tout à l'heure qu'en deux minutes, j'avais passé du « est-ce possible » au « pourquoi pas ».

(...)

Pour *Le trajet d'une rivière* tu as, inutile de le dire, donné dans le mille. Ce qui m'a poussée à écrire en tout premier lieu, c'est que, faisant des recherches sur ce merveilleux collectionneur qu'est Francis Tregian, je ne trouvais de documents que sur son père, un bigot insupportable de bêtise que les hagiographes ultra-catholiques portent aux nues comme un héros. Or, plus j'approfondis l'Angleterre élisabéthaine, plus je réalise à quel point c'était un imbécile manquant tout bonnement du sens des réalités : il devait même - à voir la manière dont il a jeté par la fenêtre d'un seul coup tout l'acquis de je ne sais combien de générations de Tregian - être un peu dérangé, si tu veux le

fond de ma pensée. Et son fils aîné, génie évident de l'interprétation musicale, était soit assimilé à son père, soit totalement ignoré. On disait de lui que c'était un catholique de la même trempe (c'est-à-dire de la même bigoterie). Mais ses recueils de partitions tendent au contraire à montrer une ouverture extraordinaire. C'est à partir de ces témoignages de son universalité que j'ai construit le personnage, que j'ai insisté sur la tolérance. Cela faisait pendant aux historiens ultra-catholiques et à leur lecture fanatiquement unilatérale.

Et alors mon projet est revenu au galop, et mon envie de parler de Francis Tregian (un Juste, un Honnête homme, qui ne vocifère ni à droite, ni à gauche, qui essaie simplement d'agir honnêtement) est devenue un besoin impérieux.

Ce qui me poussait à le faire, outre la misère idéologique dans laquelle nous vivons, c'était que dans l'Angleterre élisabéthaine les gens tolérants étaient assez nombreux, mais ils étaient plus discrets que les extrémistes vociférants, et personne ne parle jamais d'eux. J'avais formé mon projet avant la chute du mur de Berlin (trajet particulièrement odieux de la rivière). Lorsque le mur est tombé, j'ai eu quelques mois durant l'illusion que mon projet ne serait plus nécessaire, et j'ai écrit *Prague aux doigts de feu* entredeux (j'avais l'histoire toute prête depuis pas mal de temps). Et puis l'horreur yougoslave s'est mise en route. Et alors mon projet est revenu au galop, et mon envie de parler de Francis Tregian (un Juste, un Honnête homme, qui ne vocifère ni à droite, ni à gauche, qui essaie simplement d'agir honnêtement) est devenue un besoin impérieux. Pendant mes recherches, j'ai ensuite découvert à quel point cet homme avait été un Européen avant la lettre. Il devait parler à la perfection une demi-douzaine de langues (en tout cas, il les écrivait sans erreurs), et il a passé les trois quarts de sa vie à errer à travers l'Europe.

Puisqu'on y est : Paola, ce n'est pas plus moi (pas moins non plus) que Francis Tregian. En 1968, je me suis trouvée là, nez à nez avec les chars. Mais l'histoire de Paola Malatesta, c'est la synthèse de beaucoup d'histoires qu'on m'a racontées. Tu ne peux pas savoir, d'ailleurs, combien de gens (hommes et femmes) m'ont demandé depuis comment il se faisait que je connaissais leur histoire personnelle, qui donc me l'avait racontée ? J'ai pris cela comme une sorte de compliment : si j'ai réussi à créer un archétype, c'est que c'est réussi. J'aime beaucoup l'idée de « Dieu existe, on me l'a montré et j'ai eu peur ». Par association, elle m'a rappelé une anecdote vieille de plusieurs siècles, où un homme d'État anglais disait : « Je n'avais jamais vraiment cru que je verrais un jour le diable, et puis on m'a présenté Ignace de Loyola. »

Pendant mes recherches, j'ai ensuite découvert
à quel point cet homme avait été un Européen
avant la lettre. Il devait parler à la perfection
une demi-douzaine de langues (en tout cas, il les
écrivait sans erreurs), et il a passé les trois quarts
de sa vie à errer à travers l'Europe.

L'extraordinaire actualité des guerres de religion anglaises vient d'une part que le conflit entre Catholiques et Protestants dure encore, en Irlande, et incroyablement dans des termes similaires à ceux d'il y a quatre cents ans, et d'autre part que l'Europe entière est actuellement en guerre ouverte ou larvée de religion ou de race (ce qui a mes yeux revient au même). Sans parler de la lutte des classes, dont la mention a passé de mode mais qui reste toujours aussi réelle. Cela m'insupporte non seulement moralement par principe, mais aussi parce que c'est opposé à tout ce que je suis, à tout ce que je fais et je pense.

(...)

Lettre adressée à Gabriel Fragnière (voir note page 11)

1 *Prague aux doigts de feu*, Bernard Campiche, 1990.

2 Paola Malatesta est l'héroïne du roman *Prague aux doigts de feu*.

Les panoramas *disparus*



BRUNO
PELLEGRINO

C'est une femme de trente-sept ans qui s'engage ce matin-là dans le passage des Panoramas. Elle y entre par erreur, par hasard. Les amis chez qui elle loge le temps de son bref séjour à Paris lui ont donné l'adresse d'une tireuse de cartes que la femme a, sans succès, cherchée dans le quartier. Elle a regardé les vitrines, les visages, longé plusieurs fois le musée Grévin. Puis elle a lu les mots «Passage des Panoramas» inscrits au-dessus de l'entrée, de l'autre côté du boulevard. C'est en tout cas comme ça, ou à peu près, qu'elle le racontera.

Mais le hasard, ou l'erreur, c'est d'abord sa présence ici, dans cette ville étrangère où elle a pourtant vu le jour, quelques photographies en attestent. Sur la première, elle est bébé, dans les bras d'une femme qui doit être sa mère, les deux corps baignés par la lumière d'hiver que dispense une fenêtre à demi voilée de dentelle. La légende dit : «Quatre mois, à Paris, avenue Simon-Bolivar.» Sur l'image suivante, elle est dans les bras d'un homme qui doit être son père, dans le jardin d'une maison qu'on aperçoit à l'arrière-plan : «Neuf mois, à Bondy.» Sur une autre encore, petite fille coiffée d'un chapeau sombre, elle est assise dans la calèche d'un cheval de manège : «Vingt-huit mois, à Paris, place Daumesnil.» Ensuite, la famille quitte la France et à trente-sept ans, la femme a parcouru l'Europe en évitant d'y revenir. Désormais écrivaine, elle ne supporte même plus, dit-elle, les livres qui se passent à Paris. C'est pourtant bien ici qu'elle s'est réfugiée, au début de ce printemps-là, 1974, après avoir fui sa ville et son quotidien triste. La tireuse de cartes, c'était dans l'espoir qu'on lui explique un peu qui elle est, ce qu'elle est en droit d'attendre, si elle sera encore capable d'écrire.

La femme a traversé le boulevard, elle s'enfonce dans le passage des Panoramas. Jetant à peine un œil au bistrot étroit et tout en longueur dont elle pousse la porte, elle s'assied à la première table, près de la fenêtre, dos à la salle. Elle n'a pas son carnet, elle se met à prendre des notes sur des bouts de papier qui traînent au fond de

son sac. Quelques années plus tard, quand elle fera de ces journées et de ces notes un livre auquel elle donnera le beau titre de *Passage des Panoramas*, elle croira se souvenir que le bistrot était dans les jaunes. Le matin où je me suis engagé à sa suite dans le passage, au début du printemps 2026, c'était mon tour d'avoir trente-sept ans et le bistrot était indéniablement dans les rouges.

Je n'avais jamais vu d'écrivaine de ma vie lorsque je l'ai vue, elle, pour la première fois. J'avais quatorze ans, il lui en restait douze à vivre. C'était un après-midi d'hiver à Lausanne, la nuit était déjà tombée quand j'étais entré dans la librairie. La femme était là, assise à une table, au bas des escaliers, derrière des piles d'un épais roman à la couverture crème. Je n'ai pas osé m'approcher, je suis revenu quelques jours plus tard pour acheter le livre. Par la suite, j'ai lu à peu près tout ce qu'elle avait publié. Arrivé à *Passage des Panoramas*, je n'ai pas compris grand-chose, je me rappelle surtout la tentation de sauter les récits de rêves.

Quand j'ai eu envie de le relire, au printemps 2026, je ne suis pas parvenu à remettre la main sur mon exemplaire, un livre de poche dont j'avais dû me débarrasser entretemps. J'ai commandé l'édition originale à la bibliothèque, je l'ai ouverte, les phrases ne me disaient rien. C'était comme si je n'avais jamais posé les yeux sur ce texte. J'ai essayé d'ignorer le vertige familial que cet oubli creusait en moi et, faute de mieux, puisque j'étais à Paris, décidé d'aller voir sur place à quoi ressemblait ce fameux passage des Panoramas.

J'y suis entré par la rue Saint-Marc, à l'arrière. Au lieu de flâner, je l'ai traversé au pas de charge, sans rien regarder, comme si je n'étais pas là pour ça, comme si c'était un simple raccourci pour me rendre ailleurs. Tout juste si j'ai ralenti en passant devant le bistrot de l'écrivaine, qui n'ouvrait qu'à midi. En ressortant de l'autre côté, boulevard Montmartre, j'ai réalisé que mon cœur battait fort. Planté devant la façade, un panneau expliquait qu'au-dessus du passage, construit en 1800, se dressaient à l'origine deux tours rondes ornées de «toiles peintes figurant une vue générale de Paris, et l'évacuation de Toulon». Ces panoramas, que je peinais à me représenter, avaient disparu en 1831. J'ai reculé de quelques pas pour observer la portion de ciel qu'ils occupaient autrefois. Puis je suis retourné dans le passage, que je me suis forcé cette fois-ci à parcourir lentement. La verrière délabrée me faisait penser à la gare d'une station balnéaire en fin de saison, et les sols abîmés - quelques carreaux surnageant dans des flaques de ciment sec - à ceux des maisons de Pompéi.

Peu après midi, je suis entré dans le bistrot. Le serveur m'a proposé la première table, près de la fenêtre, dos à la salle - la place de l'écrivaine. Je n'en espérais pas tant. Mais les courants d'air qui se faufilaient dès que quelqu'un poussait la porte m'ont fait changer d'avis. Je me suis installé au fond, j'ai attendu. Je n'ai pas sorti mon livre, pas mis mes écouteurs. J'ai mangé en observant les gens aux autres tables, les gestes du serveur, les dorures, les murs rouges. Je n'ai pris aucune note, j'essayais seulement de sentir la présence de celle qui, cinquante ans plus tôt, au même âge que moi, à la même saison, s'était assise ici.

Il ne s'est rien passé. La femme a déserté ces lieux comme les panoramas le ciel au-dessus du passage - et comme l'adolescent que j'ai été et dont j'espérais peut-être, sans me le formuler clairement, que quelque chose serait resté pris entre les pages de *Passage des Panoramas*, qu'il aurait suffi de feuilleter pour le libérer dans une flambée de mémoire. Mais l'édition originale empruntée à la bibliothèque ne ressemble pas à mon exemplaire de poche disparu, et il faut croire que les souvenirs survivent moins dans les phrases elles-mêmes que dans la texture du papier, l'odeur de l'encre, la forme des lettres et la place laissée au blanc.

...il faut croire que les souvenirs survivent moins
dans les phrases elles-mêmes que dans la texture
du papier, l'odeur de l'encre, la forme des lettres
et la place laissée au blanc.

Avant de restituer le livre, je l'ouvre une dernière fois, le flaire à tout hasard et retombe sur ces mots: «Je crois que les lampes qui éclairaient le passage étaient des boules blanches, mais je n'en suis pas sûre.» Je m'étais promis de vérifier en y allant, je n'y ai plus pensé sur le moment, et maintenant rien à faire - c'était il y a quelques jours à peine et pourtant moi non plus, je ne suis déjà plus très sûr.

Passage des Panoramas a paru chez Bertil Galland en 1978.

La Petite bibliothèque

Anne Cuneo

Anne Cuneo s'intéressait à l'Histoire, aux personnages qu'elle y rencontrait et chez qui elle découvrait une vie passionnante, qu'il s'agisse de celle d'un musicien, d'un apprenti chez un maître imprimeur ou simplement de la longue existence d'une grand-mère victorienne.

« À pourquoi j'écris, j'ai longtemps rêvé de répondre simplement "parce que" et laisser planer le mystère. »

« J'écris à la place des muets, des sous-conditions – la femme ou le saisonnier étranger par exemple. Je témoigne. Mes moyens sont faibles et je ne suis pas sûre de réussir. Cela ne dispense pas d'essayer. »

« Pourquoi j'écris ? peut-être puis-je maintenant répondre : c'est que le hasard m'a dotée de la vue et de la parole. J'écris pour expliquer ce hasard, j'écris comme l'on photographie – pour refléter. »

In Franck Jotterand, *Pourquoi j'écris*, publié par la Gazette littéraire, Lausanne, 1971.

Nous nous sentons proches de son projet d'écriture, car elle n'est pas seulement conteuse, elle documente et restitue une époque précise, des trajectoires humaines, un univers, tout comme on le retrouve au sein de notre catalogue chez John Berger ou Daniel de Roulet ou encore Elisabeth Poretski.

La Petite bibliothèque Anne Cuneo a pour visée de rendre à nouveau disponibles les (grands !) romans historiques de l'auteure, à raison d'un volume par an.

LE MAÎTRE DE GARAMOND

Le maître de Garamond nous plonge, avec un rare plaisir, dans les débuts de l'histoire du livre et de la Réforme. À la manière d'Alexandre Dumas, Anne Cuneo reconstitue la vie à la fois d'Antoine Augereau, dessinateur et fondeur de caractères typographiques, et de son disciple, Claude Garamond, en se basant sur des sources historiques et, lorsqu'elles font défaut, sur son imagination. De Paris à Fontenay-le-Comte, de Bâle à Venise, nous y rencontrons tous ces imprimeurs et autres humanistes qui participent à l'extraordinaire foisonnement d'idées et de techniques nouvelles de cette époque.

Parution: octobre 2025.

LE TRAJET D'UNE RIVIÈRE

La période est toujours celle de la Renaissance, Anne Cuneo retrace ici le parcours de Francis Tregian, gentilhomme et musicien anglais, catholique, qui se trouva déshérité quand sa famille refusa de prêter allégeance à la nouvelle reine protestante. L'homme se réfugiera dans la musique et est connu comme le copiste du plus important recueil de musique de l'époque pour clavecin et virginal. L'ouvrage obtiendra en 1995 le Prix des libraires.

Parution: octobre 2026.

ZAÏDA

Zaïda. Fragments d'une vie retrace le parcours exceptionnel d'une femme née au dix-neuvième siècle dans une famille aristocratique. Refusant les conventions de son époque, elle choisit d'étudier la médecine à Zurich et devient l'une des premières femmes médecins du continent. Le roman traverse avec elle les grands bouleversements de l'histoire européenne: les transformations sociales, la montée du fascisme et les progrès scientifiques.

Parution: 2027.

OBJETS DE SPLENDEUR

Sous-titré «M. Shakespeare amoureux», ce roman restitue l'époque du théâtre élisabéthain. Il est cette fois question du mythe de Shakespeare, mais surtout d'Emilia Bassano, «the Dark Lady», mentionnée dans ses sonnets et dont l'identité attise aujourd'hui encore beaucoup de spéculations. L'auteure nous livre sa version de cette fulgurante passion qui met en lumière la première femme écrivain d'Angleterre.

Parution: 2028.

À ÉCOUTER SUR LA PLATEFORME UN CINÉMA POUR LES OREILLES

Clarté, une pièce sonore de Philippe Ciompi autour du *Maître de Garamond*.

Mon ami Leslie, une pièce sonore de Jérémy Chevalier autour du *Trajet d'une rivière*.



JACQUES POGET

Journaliste, il a débuté à la *Tribune de Lausanne* avant d'être correspondant aux États-Unis. Entre 1998 à 2006, il est rédacteur en chef du *24 heures*, ce poste l'amène à collaborer très régulièrement avec Anne Cuneo dont il publie les chroniques.

ANNE CUNEO

D'origine italienne, Anne Cuneo est née à Paris en 1936. Romancière, mais aussi journaliste, metteuse en scène et réalisatrice, elle passe la majeure partie de sa vie en Suisse, dont elle prend la nationalité. Ses livres ont été couronnés de succès et traduits dans de nombreuses langues. L'autrice est décédée le 11 février 2015.

VINCENT DE ROGUIN

Compositeur, éditeur et auteur, il vit et travaille à Genève. Dans le cadre de la collection courts lettrages, il a publié *De l'aménagement du territoire à l'école des temps et tout le reste à l'avenant* (2013). Il a depuis réalisé de nombreux ouvrages, le plus récent est intitulé *Ecstatic Aperture: Perspectives sur la vie et l'œuvre de Terry Riley*, publié par Shelter Press et Auryfa en 2026.

BRUNO PELLEGRINO

Auteur, il vit aujourd'hui entre Paris et Lausanne. Bruno Pellegrino a publié quatre livres aux Éditions Zoé: *Comme Atlas*; *Là-bas, août est un mois d'automne*; *Dans la ville provisoire* et *Tortues*. Bruno Pellegrino a été actif pendant dix ans au sein du collectif AJAR.

Héros-Limite: dernières parutions

Pierre Kropotkine, *Journal de Sibérie*

David Bosc, *Il faut un frère cruel au langage*

Robert Lax, *Circus*

Cléa Chopard, *Topolalie*

Michéa Jacobi, *Notre yiddish, un abécédaire*

Albert Meister, *La soi-disant utopie du centre Beaubourg*

Emilio Lussu, *L'American*

Anja Utler, *La journée commence*

Georges Ionesco & Juliette Pary, *Souvenirs sur Panaït Istrati*

Martin Buber, *Confessions extatiques*

Impression: Noir sur Noir, Genève

Façonnage et reliure: Finissimo, Genève

Relecture: Julia Sørensen

Maquette et composition: atelier typographique La Queue du Tigre, Gaia Biaggi, Genève

Diffusion: Les Belles Lettres (France et Belgique), Servidis (Suisse)

Achévé d'imprimer en octobre 2026

© Héros-Limite, 2026